



HAL
open science

Sujets chinois de la République française

Marie-Pierre Julien

► **To cite this version:**

Marie-Pierre Julien. Sujets chinois de la République française. Jean-François Bayart et Jean-Pierre Warnier. Matière à politique, Le pouvoir, les corps et les choses, Karthala, 2004, 2-84586-458-2. <hal-04670957>

HAL Id: hal-04670957

<https://hal.science/hal-04670957v1>

Submitted on 13 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

8

Devenir fabricants de meubles laqués chinois pour acquérir des modes d'habiter français

Marie-Pierre Julien

in J.-F. Bayart et J. P. Warnier (ed.),
Matière à politique, Le pouvoir, les corps et les choses,
Paris, Ceri-Karthala, coll. Recherches internationales.

A l'occasion d'une enquête ethnographique¹ auprès de fabricants de meubles laqués chinois à Paris et en région parisienne, j'ai été amenée à m'intéresser particulièrement aux laqueurs chinois du faubourg Saint-Antoine. Très vite, deux éléments de mes observations ont contredit le discours tenu par ces fabricants au sujet de leur pratique « traditionnelle ». Le premier concerne le fait que c'est en France qu'ils ont appris leur métier, sans avoir jamais ne serait-ce que côtoyé des objets laqués avant d'arriver dans l'hexagone. Le second tient à la méthode du laquage qu'ils utilisent : c'est une technique française à base de vernis de synthèse, fort différente dans l'enchaînement des étapes de la technique chinoise classique², à base de sève de *Rhus vernicifera*.

Une des explications possibles serait de considérer qu'ils se servent de cette tradition, qui jouit ici d'une grande réputation depuis le XVII^e siècle, pour gagner leur vie comme le font les patrons des restaurants chinois, en s'appuyant sur le succès de produits exotiques réputés authentiques. Or une différence majeure existe entre l'exercice de ces deux types d'activités : les restaurateurs savent cuisiner et manger, c'est-à-dire qu'ils connaissent les ingrédients, les mélanges, les savoir-faire, toutes ces actions qui engagent autant leur bagage culturel que familial ou individuel, chinois, sino-vietnamien, sino-taï...³ Les fabricants chinois de meubles laqués en France ignorent tout, quant à eux, des meubles laqués chinois : ces derniers ont disparus au gré des troubles de la République et lors de la révolution communiste ; les Chinois qui ont émigrés en Asie du sud-est avec leurs parents n'ont pas grandi avec ce type de mobilier non plus. Ils ne connaissent ni les techniques de fabrication, ni les usages de ces meubles, deux types d'actions qui entrent dans la définition des techniques de soi telles que M. Foucault les a définies dans *L'histoire de la sexualité* [1984].

Qu'il s'agisse des techniques de fabrication ou des modes d'utilisation, les deux engagent le sujet, immigré chinois, dans un travail de soi sur soi. Les techniques de soi, centrées sur le meuble laqué et acquises dans le travail de laqueur, vont engager l'immigré vers des formes de subjectivation aux prises avec une gouvernementalité et qui, paradoxalement, lui permettront d'adopter un mode de vie français. En articulant cette double méconnaissance du meuble laqué chinois dans une analyse foucauldienne de la subjectivation je propose d'éclairer les modes de vie de ces immigrants chinois.

¹ Cette enquête a été réalisée en 1992 et 1995 pour une thèse de troisième cycle effectuée sous la direction de J.-P. Warnier et soutenue en juin 2002 à l'université Paris 5 ou la Sorbonne.

² c'est-à-dire utilisée jusqu'au début du XX^e siècle.

³ et la liste peut s'allonger en fonction du pays dans lequel ils ont vécu avant d'arriver en France.

Le meuble laqué chinois support à des désirs contradictoires

Les immigrés asiatiques qui constituent le groupe des laqueurs présents au début des années 1990 dans le Faubourg Saint-Antoine, sont arrivés à partir des années soixante-dix au gré des événements politiques. Ils sont principalement Wenzhou (région du Sud Est de la Chine) ou Chinois d'Indochine. Ils ne sont donc issus ni des régions, ni de familles qui fabriquaient des meubles laqués, même à l'époque de la Chine impériale. Ils ne connaissent ni les produits nécessaires ni les manières de faire. Avant l'exil, ils étaient comptables, professeurs, postiers ou encore fils de commerçants.

Fabriquer des meubles laqués chinois pour répondre au désir de traditionnel et d'exotique des acheteurs

Alors que les laqueurs français mettent en avant l'authentification de leur savoir-faire par les institutions et le fait qu'ils s'inscrivent dans la « tradition » française du meuble, les laqueurs chinois ne font pas partie d'organismes qui regroupent des artisans du meuble et n'ont aucune formation auprès d'institutions reconnues. Ils apprennent sur dans les ateliers où ils sont rentrés par connaissance, pour faire un travail manuel, application d'un apprêt sur les toutes les parties visibles des meubles, peinture d'une couleur de fond, vernissage, ou pour leur habileté en dessin, ou encore pour leur capacité à graver le bois. Pour ces deux dernières activités, ils ont soit appris en France en venant comme étudiant aux beaux-arts, soit c'est une qualité personnelle qu'ils ont utilisée pour trouver de l'argent dans leur nouvelle situation migratoire. « J'ai toujours aimé dessiner, mais au Viêt-Nam j'étais comptable. Maintenant ici je fais ce qui me plaît » raconte l'un. « Je suis arrivé ici il y a vingt ans maintenant depuis Hong-Kong pour étudier aux Beaux-Arts à Paris. Mais en sortant de l'école il a bien fallu que je travaille. J'ai fait des portraits à Montmartre et puis je suis venu au Faubourg. Je travaille pour plusieurs ateliers, quant ils ont besoin. » explique un autre. Il en vade même pour les autres postes de l'atelier.

Aussi, valorisent-ils auprès de leurs clients leur principal certificat d'authenticité : leur origine ethnique. Ils font, par exemple, bien attention à ne jamais parler un français trop correct. La grande majorité des modifications qui apparaissent dans leur travail, que ce soit au niveau des formes, des couleurs ou des motifs, viennent des discussions avec leurs clients.

Ainsi, par exemple, la couleur rouge vermillon est très prisée en Chine pour le mobilier. Elle se retrouve très fréquemment sur des coffres ou armoires populaires non laqués⁴ et sur les meubles laqués ayant appartenu à différents empereurs. Il semble donc normal aux laqueurs de faire des meubles laqués rouges. La laque de cette couleur était obtenue en Chine à l'époque impériale en mélangeant à la sève du *Rhus vernicifera* transparente de la poudre de cinabre (sulfure de mercure rouge), et en en passant plus d'une dizaine de couches. Avec la technique française le laqueur peint sur l'apprêt blanc un rouge vermillon puis il compose le motif (peint ou gravé) et il vernit (une ou deux couches). Mais le meuble rouge n'a que très peu de chance d'entrer dans un intérieur français : j'en ai vu un ou deux au maximum dans les ateliers tout au long de mon enquête. Un laqueur m'en a expliqué la raison :

« Cela ne se vend pas en France, c'est beaucoup trop vif pour aller avec les meubles français. D'ailleurs aux jeunes, qui ont souvent des meubles noirs, le fond noir plaît

⁴ J'ai pu en voir jusque dans des villages relativement isolés des montagnes du Sichuan.

généralement plus. Avec les meubles acajous et les canapés en cuir naturel ou marron, je conseille plutôt un meuble chinois à fond marron. »

De l'explication « ça ne se vend pas », manifestation du goût des acheteurs, au conseil esthétique proprement dit, le glissement est aisé.

Les laqueurs se trouvent confortés à un autre titre dans ce rôle de conseil et de garant de la tradition lorsque des Chinois de la deuxième ou troisième génération de la diaspora, par exemple ceux de Madagascar ou de la Réunion aujourd'hui installés en métropole, viennent chercher chez eux des objets témoins de leurs origines. Du fait que le mouvement migratoire date de leurs grands-parents ou arrière-grands-parents, ils n'ont plus aucun lien avec la Chine et surtout avec la Chine Populaire. Les souvenirs transmis par voie familiale ont trait à la Chine pré-communiste, parfois même impériale. Familiarisés avec la culture française dans laquelle ils sont nés, ils sont souvent très sensibles aux meubles laqués fabriqués au Faubourg Saint-Antoine qui procèdent comme eux d'un métissage culturel.

Certains immigrés ont poussé plus loin le processus. Je prends l'exemple ici d'un marchand chinois qui a un magasin au Faubourg dépourvu d'atelier. Il ne fait que vendre des meubles qu'il achète aux ateliers voisins, ce qui lui coûte plus cher qu'à ses concurrents directs qui eux possèdent un atelier. Ce Chinois a grandi au Viêt-Nam, où, du temps de la présence française, plusieurs fabriques de meubles de « style » se sont ouvertes et ont produit - et produisent toujours - des meubles Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Louis-Philippe I^{er} qui coûtent moins cher que ceux fabriqués en France. Il a d'abord eu l'idée de faire fabriquer les meubles laqués chinois selon la technique française. Du Viêt-Nam au sud-est de la Chine, zone où l'économie est fort dynamique et où les entreprises proposent des prix très compétitifs, il a vite franchi le pas, et a commandé en Chine des meubles laqués chinois selon une technique française moderne bien plus rapide et bien moins coûteuse que la technique chinoise originale à base de *Rhus vernicifera*. Ainsi, le mode de fabrication française va-t-il être exportée en Chine, où des touristes français achèteront des meubles laqués authentiquement chinois qui s'intégreront si bien à leur intérieur !

Dans leur atelier ou magasin les laqueurs sont les spécialistes, les clients viennent se renseigner et prendre conseil. A travers l'échange verbal et manutentionnaire avec les acheteurs dans l'espace familial des laqueurs (atelier ou magasin) ou l'espace familial des clients (logement), les immigrés intègrent leur rôle de laqueurs en France, et accumulent un savoir qui sera verbalisé lors de la vente, dans ce moment où ils sont en position d'artisans spécialistes et qu'ils conseillent leurs futurs clients. Le laqueur est un conseiller d'autant meilleur que son savoir est en adéquation avec la demande de ses clients français. Sans eux il n'existe pas comme laqueur. Cette relation avec les acheteurs est d'autant plus forte que c'est eux qui les confortent et qui, pour partie, les conforment comme laqueurs. Les laqueurs chinois apprennent de leurs pairs comment fabriquer un meuble laqué, et de leurs clients ce qu'est un meuble laqué chinois et comment il s'intègre à un intérieur français. Leur objectif principal est de mettre en adéquation la vision de leurs clients, majoritairement français, des meubles laqués chinois avec leur perception d'immigrés chinois des modes d'utilisation des meubles en France⁵.

A travailler les vernis dans un atelier, à maîtriser la technique de fabrication des meubles laqués chinois, les immigrés chinois s'engagent dans un travail de soi sur soi qui modifie leur subjectivation et leur permet de prendre place au sein d'un système économique et politique, la filière des meubles français. Mais ce système n'étant pas

⁵ M.-P. Julien, « Meubles chinois *made in France* », dans J.-P. Warnier (ed.), *Le paradoxe de la marchandise authentique*, Paris, L'Harmattan, coll. Dossier, 1994.

fixe mais dynamique, leur place est bien sûr instable d'autant qu'elle est basée sur un malentendu : c'est le désir d'authentique exotisme des clients français qui viennent acheter des meubles laqués qui permet aux laqueurs chinois de s'informer sur les techniques de soi qui accompagnent l'utilisation de ces objets de la modernité que sont les meubles fabriqués aujourd'hui à Paris.

Fabriquer des meubles laqués et domestiquer la modernité

La domestication de la modernité par les laqueurs se fait à deux niveaux : par l'appropriation d'une technique moderne et par l'intégration des meubles finalement très occidentalisés dans leur propre sphère domestique.

Les laqueurs affirment fabriquer des meubles laqués chinois et dans le même temps admettent ne pas utiliser la technique de laquage traditionnelle chinoise. Cette contradiction apparente n'en est pas une. De leur point de vue c'est simplement le prix de la modernité. Dans le cadre d'analyses d'anthropologie économique, C. Rosselin et J.-P. Warnier [1996] ont montré que les produits authentiques sont indispensables aux produits industriels dans le système capitaliste car ils pallient le manque créé par l'uniformité industrielle. Les produits authentiques sont inhérents à la modernité. Les laqueurs revendiquent cette modernité dans leur travail à deux niveaux : dans les produits utilisés d'abord et dans les opérations commerciales ensuite. Dans l'atelier de Monsieur Tchu situé au Faubourg deux laqueurs m'expliquent :

« aujourd'hui on utilise des vernis cellulosiques, ils sèchent en vingt-quatre heures et ne sont pas toxiques. La laque traditionnelle était très toxique vous savez, beaucoup ne la supportaient pas ! De plus il lui fallait un temps très long pour sécher. ». « Avant, en Chine, un laqueur pouvait mettre plusieurs années pour réaliser un meuble, le laqueur était un artiste ! Aujourd'hui plus personne ne pourrait payer quelqu'un pour travailler aussi longtemps : cela coûterait beaucoup trop cher. On réduit le temps de séchage et le nombre de couche. Pour le reste c'est comme avant ».

En travaillant avec des produits synthétiques, en se trouvant à la tête d'une petite entreprise capitaliste dont le but est de faire du profit par la vente de leur production, ils se trouvent au cœur de la modernité marchande. Ils revendiquent même avec une certaine fierté l'adaptation de la technique de fabrication d'un objet emblématique de leur culture d'origine à ce contexte historique, niant ou ignorant l'histoire de la technique en France. Cette appropriation des modes de productions capitalistes est leur premier mode de domestication de la modernité.

Les immigrés chinois n'ont pas la possibilité de repartir dans leur pays d'origine : soit parce qu'ils viennent de la péninsule indochinoise et que, jusque très récemment, les conflits politiques les empêchaient de repartir, soit parce qu'ils viennent de Chine populaire où leur famille a réuni beaucoup d'argent pour les faire partir et qu'ils doivent travailler pour rembourser. Ils ont donc un fort désir de rester et de maîtriser à tous les niveaux de leur vie cette modernité qu'ils sont venus chercher. Le second aspect de la domestication de la modernité à travers la fabrication de meubles laqués chinois consiste à faire entrer dans l'enveloppe de la sphère domestique des objets qui lui sont *a priori* étranger, par exemple les meubles occidentaux, et élaborer les conduites sensori-motrices⁶ qui s'arriment sur cette matérialité. Or parmi ceux qu'ils côtoient le plus souvent, ceux qui maîtrisent le mieux cette modernité sont leurs clients français.

Lorsque vous passez la porte d'un magasin ou d'un atelier vous êtes supposé entrer dans le royaume de l'authentique chinois. Le vendeur ou la vendeuse vous présente les meubles en exposition et discute des couleurs, des motifs, des critères de votre choix. Et petit à petit la possibilité du « sur-mesure » apparaît, que ce soit au niveau de la taille,

⁶ S. Tisseron, 1999, *Comment l'esprit vient aux objets*, Aubier, Paris.

de la forme, de la couleur de fond ou des motifs. Certains acheteurs viennent munis de la photo d'un autre meuble laqué, cherchant à obtenir un meuble identique ou qui lui soit coordonné. Les laqueurs sont réticents à de trop radicales modifications pour des raisons de commodités : l'un de leurs objectifs étant de vendre au moindre coût, ce qui signifie que le menuisier a des modèles tout prêts dans son atelier. En fonction des demandes du laqueur, il met les modèles appropriés dans sa machine à découper. Des mesures radicalement différentes l'obligeraient à refaire un modèle ce qui n'est pas rentable pour un seul exemplaire. C'est pourquoi, avant d'accepter, les fabricants vont d'abord s'interroger pour savoir si le meuble demandé va se vendre en plusieurs exemplaires. Mais au fil du temps de nouveaux modèles apparaissent ainsi sur l'initiative des acheteurs.

En plus des discussions avec les clients et les photos, les livraisons chez les acheteurs sont également un moyen de connaissance important du « bon » goût (français) en matière des meubles laqués. L'importance de la livraison est marquée par le fait que n'importe quel membre de l'atelier ou du magasin ne la fait pas. C'est généralement le patron qui s'en charge. L'une des raisons est que certains ouvriers sont clandestins : les patrons ne veulent pas qu'ils puissent se faire arrêter avec de la marchandise. Mais l'essentiel tient à ce que lors de la livraison, des informations importantes sont récupérées. Le déplacement du patron renforce, aux yeux du client, l'idée du caractère précieux du meuble, et permet au laqueur de voir et de sentir, au sens de ressentir, l'endroit où le meuble va s'intégrer. Généralement, dans ces moments-là, tous ses sens sont en alerte, tant à cause de la difficulté du travail que parce qu'il récupère des informations importantes. Le meuble est généralement lourd et le laquage fragile : il ne faut surtout pas le cogner. A l'occasion de cette manutention le laqueur rediscute avec le client, porte le meuble à la place qui lui est destinée, parle de son intégration au reste de l'aménagement.

Le mobilier usuel dans les régions dont sont issus les immigrés qui sont arrivés en France depuis les années soixante-dix est très restreint chez les classes moyennes. En ville, il est composé de lits en nombre minimum, d'une table et de chaises, d'une armoire, d'un coffre, d'une télévision. Les cuisines et les sanitaires sont généralement communs à plusieurs appartements. A la campagne le mobilier est encore plus limité. Lorsqu'ils arrivent en France les immigrants découvrent non seulement une technique de fabrication, mais également un mode de vie dans des logements où le mobilier tient une place importante. La nudité des appartements de certains immigrés chinois a bien sûr pour raison le manque d'argent, le nombre de personnes qui vivent ensemble dans un espace restreint et l'importance de la place faite aux machines pour le travail à domicile (la couture par exemple)⁷, mais elle a aussi pour origine le manque d'habitude quant à l'utilisation du mobilier avec lequel nous, Français, vivons. Dans les premiers temps de leur arrivée, quel intérêt ces immigrés ont-ils à dépenser de l'argent pour des meubles dont ils peuvent très bien se passer ? Ils n'ont pas les techniques de soi qui permettent d'intégrer ces objets à leur quotidien. Ils sont alors encore plus ou moins subjectivés comme des Chinois d'Asie, pas encore comme des Chinois de France. Leur intégration aux modes de vie français passe par l'utilisation de meubles. L'utilisation des meubles laqués chinois, sur leur lieu de travail puis dans leur logement, est une étape privilégiée par certains.

A les fabriquer, à les manipuler, à les renverser pour les peindre, à les porter, puis à y faire attention une fois finis en attendant qu'ils soient vendus, ils apprennent peu à peu à vivre avec des meubles français. Que ce soit dans les ateliers ou dans les magasins, les

⁷ comme dans les tours du XIII^e arrondissement parisien par exemple.

meubles sont souvent ouverts et fermés non seulement pour les montrer aux clients mais aussi pour y ranger leurs propres affaires : papiers, manteaux, repas, boissons. Cette fréquentation des meubles laqués chinois à la française a une conséquence directe sur leurs modes de vie : lorsque, après quelques années de travail dans les ateliers de laqueurs, ils commencent à s'équiper, ils le font d'abord avec des meubles de leur fabrication. Ce fait donne lieu à diverses interprétations. Les clients français y voient la confirmation que les meubles qu'ils achètent sont vraiment authentiques puisque les Chinois eux-mêmes s'en servent (ce que ne manquent pas de laisser sous-entendre les fabricants au détour d'une conversation). Les tenants de l'*homo economicus* y voient un réflexe logique de gens qui économisent et pour qui il coûte moins cher d'utiliser leur propre production. Si l'on se replace dans une perspective foucauldienne, ces meubles sont les seuls dont ils connaissent les modes d'utilisation, pour avoir commencé à les utiliser sur leurs lieux de travail. De plus, et ce qui tombe bien, ils fabriquent beaucoup de meubles pour télévision et pour chaîne Hi-fi. Or ce sont les premiers objets qu'ils achètent, car ce sont les moyens les plus évidents d'appropriation de la modernité. Les immigrants chinois en tant que sujets sont les mêmes dans les ateliers et sur leurs lieux d'habitation. Les techniques de soi acquises pour fabriquer et vendre les meubles laqués francisés leur permettent d'intégrer peu à peu des meubles français dans leurs intérieurs, et ainsi d'intégrer les modes de vie français.

Produire des meubles laqués chinois et se produire soi-même comme laqueur

Apprendre une technique de fabrication : un travail sur la matière et un travail de soi sur soi conjoint et indissociable

Leur méconnaissance de la fabrication d'un meuble les place dans la même position que les quelques étudiants chinois⁸ des années trente en France qui, lorsque les troubles en Chine ne leur permirent plus de recevoir leurs bourses, semblent avoir cherché un moyen de subsistance auprès des laqueurs français du Faubourg Saint-Antoine.

A cette époque ne restaient à Paris que quelques restaurateurs de laque, artisans français qui, sur demande, pouvaient fabriquer de petits meubles laqués dans la tradition des chinoiseries du XVIII^e siècle. Cette technique est très différente de la technique de laquage pratiquée en Chine et au Japon qui était pourtant utilisée au début du siècle dans des ateliers situés dans d'autres quartiers de la capitale. Le produit chinois est un produit végétal, la sève du *Rhus vernicifera*, relativement toxique qui sèche dans 90% d'humidité. Le produit français était au XVIII^e siècle un vernis à l'alcool⁹, au XIX^e et au début du XX^e un vernis gras (vernis Flatting), aujourd'hui c'est un vernis de synthèse¹⁰. Il ne nécessite pas les mêmes précautions d'emploi, ni les mêmes conditions de séchage que le produit chinois.

⁸ J'ai excessivement résumé l'arrivée des premiers immigrants chinois en France, pour plus de détails Cf. la thèse de Y.-S. Live, 1991, *La diaspora chinoise en France*, Thèse, EHESS, Paris.

⁹ K. et J. Robert, 1882, *Les procédés du vernis Martins*, H. Laurens éditeur, Paris.

¹⁰ Les vernis généralement employés sont des vernis celluloseux ou acryliques et plus rarement. Les vernis polyuréthanes sont, à l'inverse des précédents très résistants mais leur dureté est aussi leur principal défaut car elle entraîne des difficultés de ponçage.

Y.-S. Live, dans son histoire de la diaspora chinoise en France¹¹, signale l'impossibilité pour lui de retrouver l'origine exacte des laqueurs chinois du Faubourg dans les registres du commerce et combien, lors de son enquête, « les ébénistes chinois [étaient] assez peu désireux de reconstruire l'histoire de leur profession à Paris, ou même d'en donner une vue synchronique ». Il écrit¹² :

« A croire les récits qui circulent dans le milieu actuel des ébénistes, les premiers artisans-commerçants de meubles chinois de Paris étaient des anciens étudiants boursiers, originaires du Sichuan et du Hunan qui, un jour, se retrouvèrent coupés de leurs subsides à cause des troubles que traversait la Chine des années 30 ». [] « Il est à penser que le mur de la langue étant franchi grâce aux années d'études, les anciens étudiants se seraient d'abord mis à fabriquer des objets et des meubles relativement simples à monter telles que les tables basses, les tables de chevet, les boîtes en laque. Et ensuite, après avoir économisé un petit pécule, ils établirent leur commerce ».

Cette version de l'histoire de la profession m'a été confirmée par divers laqueurs chinois.

De mon enquête sur les techniques utilisées ressort sept éléments qui viennent confirmer cette hypothèse. Les laqueurs chinois sont principalement localisés au Faubourg Saint-Antoine. Ils entretiennent un flou quant à l'origine de la technique qu'ils emploient. Il y a une forte similitude entre la technique qu'ils utilisent et celle utilisée par les laqueurs français qui est plus proche des vernis Martin que du laquage au *Rhus vernicifera*. Or, au début des années 1930 les artisans restaurateurs français installés au Faubourg laquaient selon la technique des vernis Martin. Près du Faubourg, derrière la gare de Lyon, était installée une partie de la communauté chinoise. Le barrage de la langue n'existait pas pour les étudiants dans les années trente. Enfin la façon dont les laqueurs, aujourd'hui, apprennent tout de la fabrication et de l'utilisation des meubles laqués chinois auprès de leurs pairs et de leurs clients, comme je le montrerai dans la suite de ce texte. Tout ceci m'amène à faire l'hypothèse suivante : c'est auprès de quelques artisans français du Faubourg que les étudiants chinois en mal de subsides ont appris le laquage.

Ayant pour seuls gages de qualification leurs origines ethniques, les étudiants chinois se seraient fait embaucher chez les artisans français. Leur origine culturelle (le seul fait d'être des sujets chinois) était une qualité importante pour les artisans français du Faubourg : elle validait la sinité de leur production et la relançait à un moment où celle-ci redevenait à la mode grâce aux artistes Art déco mais était, en même temps, menacée par l'authenticité exotique de la technique japonaise que ces derniers utilisaient. Si la structure, les formes, les tailles, les couleurs et la technique de laquage des meubles laqués chinois restaurés ou fabriqués étaient fidèles à la tradition des meubles français du XVIII^e siècle, le motif devait être chinois pour porter cet adjectif. Or qui mieux que des Chinois peuvent peindre à la manière des Chinois et rajouter ces quelques mots calligraphiés qui garantissent la sinité ? A côté de tout de leurs origines leur méconnaissance de la fabrication des meubles laqués chinois n'était pas un obstacle majeur pour ces étudiants. A leur suite, les immigrants chinois arrivés plus récemment vont devoir effectuer un travail sur eux-mêmes pour passer, par exemple, de l'état de comptable au Viêt-Nam à celui de laqueur en France.

¹¹ Y.-S. Live, *ibid.* : 484.

¹² Y.-S. Live, *ibid.* : 486.

Pour passer de l'état de sujets étudiants chinois ou de comptable immigré à Paris à celui de laqueurs à Paris, ils ont dû modifier ce que M. Foucault appelle les techniques de soi, c'est-à-dire :

« les procédures, comme il en existe sans doute dans toute civilisation, qui sont proposées ou prescrites aux individus pour fixer leur identité, la maintenir ou la transformer en fonction d'un certain nombre de fins, et ceci grâce à des rapports de maîtrises de soi sur soi ou de connaissance de soi par soi »¹³.

Cette transformation « en fonction d'un certain nombre de fins », les étudiants puis les immigrés chinois l'ont commencée en apprenant les gestes nécessaires à la fabrication de meubles laqués dits chinois qu'ils étaient aux premières loges pour observer : les gestes effectués en France pour travailler le bois, le polissage, la façon de tenir le pinceau pour peindre le fond et vernir, les dimensions des meubles, leurs formes, mais aussi les produits utilisés, etc... La maîtrise d'une technique est autant l'aboutissement d'un travail de soi sur soi, pour acquérir des gestes précis exécutés de façon « automatique », que la réussite d'une action efficace sur la matière¹⁴. Ce travail est donc progressif mais non linéaire, il est fait d'échecs et de réussites et implique complètement le corps biologique.

Imagine-t-on l'épaisseur et la stratification en millefeuille des registres de construction-identification des sujets en question : ils concernent 1) la maîtrise de la langue, de l'élocution, de la limite à ne pas franchir dans cette maîtrise sauf à perdre tout maître de la sinité authentique ; 2) la maîtrise des techniques de production et de vente, donc des gestuelles, des postures, des techniques du corps ; 3) la connaissance des attentes des patrons français qui jouent gros en introduisant un Chinois dans l'atelier comme le loup dans la bergerie, se mettent à sa merci et lui communiquent des savoirs qui en font un concurrent ; 4) la connaissance des attentes des clients français, configurés par leurs propres modes d'habiter, l'articulation de leurs gestuelles spécifiques par rapport à un habitant et un mobilier inscrit dans des habitudes. Ce processus illustre certains aspects de ce que M. Foucault désigne lorsqu'il soulève dans les années 1976-1980 la question du gouvernement de soi : l'objectif qu'il s'assigne n'est pas seulement d'explorer les ultimes répercussions du « connais-toi toi-même », mais la manière dont le sujet se gouverne, agit sur soi, et configure ses aspirations en rapport avec les autres et avec la morale.

Le sujet n'acquiert pas cette maîtrise de soi dont parle M. Foucault en travaillant sur lui-même de façon autarcique : cette action de soi sur soi se fait sous la contrainte de la matière à travailler, matière qui est au XX^e siècle depuis son extraction jusqu'à sa destruction régulièrement et alternativement marchandisée et singularisée¹⁵ ; cette action de soi sur soi se fait aussi dans la confrontation avec autrui. Les relations avec les artisans français, qui les employaient, et les clients français, qui achetaient leurs travaux, ont enrichi et orienté la connaissance de soi par soi que les ex-étudiants chinois développaient dans l'apprentissage de la technique. Ce mécanisme va d'ailleurs leur permettre de prendre conscience de tout de leurs origines et de leur faciès dans la fabrication et la vente de meubles laqués dits chinois. Ils vont ainsi après quelques mois ou quelques années s'établir à leur propre compte.

Pour comprendre ce travail de soi sur soi effectué par les immigrants chinois pour devenir laqueurs en France, il faut donc tenir compte de la matière qui cadre leurs

¹³ M. Foucault, *Résumé de cours 1970-1982*, Paris Julliard, 1989, p. 134.

¹⁴ Cf. le chapitre de J.-P. Warnier consacré à la métallurgie.

¹⁵ Comme la montre I. Kopytoff, 1986, « The cultural biography of things : commodization as a process ». In Appadurai A. (éd.), *The Social Life of Things, Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 64-94.

activités, de leur subjectivation dans cette matière, et tenir compte du réseau d'action sur les actions des autres au sein duquel ils se subjectivent et que M. Foucault définit ainsi :

« un domaine de relations stratégiques entre des individus ou des groupes ó relations qui ont pour enjeu la conduite de l'autre ou des autres, et qui ont recours, selon les cas, selon les cadres institutionnels où elles se développent, selon les groupes sociaux, selon les époques, à des procédures techniques diverses. »¹⁶

En donnant au réseau d'actions sur les actions des autres un sens politique large, l'analyse de M. Foucault permet d'éclairer ce que B. Fine et E. Leopold¹⁷ ont appelé les systèmes d'approvisionnement. Ces deux économistes proposent d'analyser la consommation, la distribution et la production « comme une unité, plutôt que comme une opposition »¹⁸ les distinctions entre les systèmes d'approvisionnement correspondant aux divers types de marchandises produites et consommées. L'analyse en terme de système d'approvisionnement permet de ne pas réduire les acteurs à un rôle unique et statique : un fabricant qui ne serait considéré que dans sa fonction de producteur, un distributeur dans celle de vendeur et un acheteur dans celle de consommateur, mais d'analyser les confrontations de sujets autour d'un même type de marchandise. Chaque système d'approvisionnement est donc par définition dynamique puisqu'il résulte de rapports de pouvoirs entre des sujets dont les subjectivités ne sont pas définitivement déterminées. Il en résulte qu'un meuble, par exemple, n'est pas uniquement le résultat du travail du fabricant, mais est aussi le résultat de la confrontation entre les idées d'un fabricant, l'état de son outil de production, la volonté des pouvoirs public à travers une politique urbaine, le droit du travail, le désirs d'acheteurs, l'histoire des ébénistes en France, des politiques de l'immigration, du marché international

Les meubles laqués chinois sont fabriqués, vendus et achetés en France et font partie du système d'approvisionnement du meuble en France¹⁹. Ils sont donc issus des relations entre les acteurs au sein de système, de leurs échanges de pratiques, de leurs ententes mais également de leurs conflits.

Une subjectivation sur fond de conflits

Le premier conflit qui mit en cause le meuble laqué chinois est celui qui opposa les jésuites aux dominicains et aux franciscains à la fin du XVII^e siècle, lors de la fameuse querelle des rites. Rappelons rapidement que les jésuites missionnaires en Chine considéraient que ce pays de haute civilisation ne pouvait être évangélisé de manière brutale. Ils apprirent à connaître la culture locale, adoptèrent le chinois pour mener à bien leur apostolat, et firent même des concessions aux hommages rendus à Confucius par les convertis. Les autres missions étrangères mise en place par Louis XIV, appuyées par les jansénistes et leur avocate auprès du roi, Madame de Maintenon, s'opposèrent violemment à ce mode d'évangélisation. La querelle s'acheva dans un premier temps par la condamnation des jésuites en Sorbonne, le 18 octobre 1700, confirmée par deux bulles papales dont la dernière, en 1742, trancha définitivement l'affaire.

¹⁶ M. Foucault *ibid.* p. 135.

¹⁷ B. Fine et E. Leopold, 1993, *The World of the Consumption*, Routledge, London & New York.

¹⁸ B. Fine et E. Leopold, *ibid.*, p. 23 ;

¹⁹ Sur ce système d'approvisionnement cf. M.-P. Julien. et C. Rosselin., 1996, « Les métiers du meuble au pied du mur : entre patrimonialisation et obsolescence planifiée », dans J.-P. Warnier et C. Rosselin dir., *Authentifier la marchandise, anthropologie critique de la quête d'authenticité*, L'Harmattan, coll. Dossiers, Paris.

Afin de démontrer le raffinement de la civilisation chinoise, les jésuites en avaient rapporté des témoignages à la cour, en particulier des porcelaines et des meubles laqués, produits précieux que les Européens ne savaient pas fabriquer. Les crédits furent débloqués pour que, dans les ateliers royaux et les ateliers libres du Faubourg Saint-Antoine²⁰, les artisans trouvent le moyen de réaliser des meubles laqués. C'est ce que firent les frères Martins²¹. À l'argument religieux s'ajoutait un argument économique pour favoriser la maîtrise en France d'une technique de laquage : malgré l'engouement qu'elles connurent au XVII^e siècle, les importations de meubles laqués coûtaient cher. Pour les économiser, et certainement aussi pour en atténuer l'étrangeté, les ébénistes les découpaient, rentabilisant chaque décor laqué, et les intégraient en plaquage sur des meubles français. La technique des vernis Martins arrivait donc à point pour ceux qui souhaitaient imiter le roi et posséder des chinoiseries. Tout au long du XVIII^e siècle ont ainsi été fabriqués des meubles chinois, appelés aussi chinoiseries, en France, selon la technique des vernis Martin. Le XIX^e siècle a plutôt été dominé par une curiosité à l'égard du Proche et au Moyen Orient, et le meuble laqué chinois, très marqué XVIII^e siècle, fut relativement oublié.

Le second conflit au centre duquel s'est trouvé le meuble laqué chinois est celui déjà évoqué, qui eu lieu au début du XX^e siècle et qui va engager trois types de laqueurs. Au tournant du siècle un laqueur japonais (Sugawara) s'installa à Paris et forma les artistes français du mouvement Arts Déco tels que Eileen Gray et Jean Dunand., utilisant la sève de l'arbre asiatique *Rhus vernicifera* et la méthode qu'elle implique : l'obtention de la couleur de la laque est obtenue par l'incorporation à la sève de colorant naturel et l'intensité de la couleur découle du nombre de couches superposées. Chacune de ces couches met plusieurs jours à sécher et doit être poncée avant que la couche suivante soit appliquée. Seulement quatre colorants naturels ne compromettent pas le processus de polymérisation (le noir de fumée ou l'oxyde de fer, le cinabre, le sulfure d'arsenic ou l'orpiment et l'indigo naturel²²), de plus, la sève du *Rhus vernicifera* est relativement toxique et donc difficile d'emploi, aussi les laqueurs français s'intéressèrent vite aux progrès technologiques et remplacèrent la sève du sumac par des vernis de synthèse. Leurs œuvres les plus célèbres furent les panneaux décoratifs réalisés pour les paquebots tels que le « Normandie » ou le « Titanic ».

Dans les années trente, dans le Faubourg Saint-Antoine, quartier traditionnel des fabricants de meubles à Paris, les chinoiseries allaient être relancées par l'appropriation de la technique issue des vernis Martin par les étudiants chinois et leurs successeurs récemment immigrés. Installés dans les ateliers des artisans français, ces quelques étudiants se transformant en apprentis, plus ou moins malgré eux, se mirent à l'école des artisans français qui les employaient et de leurs clients, principalement au Faubourg Saint-Antoine, haut lieu du meuble parisien. Ils s'immergeaient dans ce milieu institutionnalisé, inscrit dans la durée d'une tradition artisanale de quartier et d'atelier. Cet apprentissage affecta les gestuelles, la perception des matières, la maîtrise de l'outillage, mais aussi des savoirs sur soi et sur les autres. Ils étaient aux premières loges pour observer et apprendre les gestes effectués en France pour travailler le bois, le

²⁰ Pour l'histoire des artisans du Faubourg cf. H. Delanoë, 1989, *Le Faubourg de la Gloire*, Paris, Mission du Patrimoine, rapport.

²¹ Dans toute l'Europe des techniques d'imitations furent développées : en Italie, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre. La technique française connut un succès important et fut importée par la Russie au 18^{ème} siècle qui se la réappropria et développa au 20^{ème} siècle une néo-tradition de la laque. Cf. troisième partie de M.-P. Julien, 2002, *Meubles laqués chinois made in France*, Thèse de troisième cycle, Université de Paris 5 ou La Sorbonne.

²² J.-P. Bousquet, 1980, *La laque, précis technique*, Paris, SEMA.

polissage, la façon de tenir le pinceau pour peindre le fond et vernir, les dimensions des meubles, leurs formes, mais aussi les produits utilisés, etc. Ils observaient et apprenaient bientôt la technique de fabrication dans son ensemble. Puisqu'ils ne pouvaient pas rentrer en Chine, leur désir sera donc de s'établir à leur propre compte et de valoriser eux-mêmes tout de leurs origines. En s'appropriant la technique, ils lui ont donné un nouvel élan qui ré-accentua l'aspect chinois du meuble. De fait, ayant accompli ce changement de cap qui mobilisa de nouvelles modalités d'identification de soi, quelques uns se sont mis à leur propre compte et sont devenus des concurrents directs et redoutables de leurs anciens patrons pris au piège de tout commercial d'une authenticité chinoise garantie par la présence d'un Chinois dans leur atelier. Les vagues d'arrivées successives d'immigrés chinois vont alimenter cette branche chinoise de fabricants.

Le conflit entre artisans français et laqueurs chinois dure toujours. D'un côté, les artisans français héritiers des ateliers Arts déco de l'entre-deux-guerres se sont regroupés avec les artisans français héritiers des techniques des chinoiseries du XVIII^e siècle au cours des années soixante et soixante-dix car tous utilisent désormais les mêmes vernis pour laquer et donc suivent les mêmes étapes techniques. Ils s'appuient, pour authentifier leur travail, sur toutes les modalités institutionnelles qui se trouvent à leur disposition au sein de la filière du meuble en France : écoles, concours professionnels, revues, regroupements professionnels²³.

D'un autre côté, le groupe des laqueurs chinois s'est développé après la seconde guerre mondiale, et surtout depuis les années soixante-dix, avec des laqueurs qui sont à chaque fois de nouveaux immigrants. Il n'y a pas d'ateliers où plusieurs générations de la même famille travaillent ensemble : devenir laqueur, pour un immigré chinois n'a pas une fonction de perpétuation d'une tradition familiale ou nationale mais une fonction d'intégration à la société française.

Les gestes techniques ne sont pas simplement des actions efficaces sur la matière en vue de la transformer en objet. Ils engagent de multiples manipulations de ces derniers et donc des techniques du corps qui impliquent, à leur tour, le développement de techniques de soi. Or, celles-ci sont soumises au jeu des gouvernementalités dans le cadre de ce que Foucault appelle le pouvoir moderne. La culture matérielle fabriquée dans une économie de marché par l'intermédiaire des sujets qui agissent avec, s'unissent ou s'affrontent autour, en vue de la fabriquer, de l'échanger et de l'utiliser est au cœur du pouvoir politique. Un théoricien comme Thorstein Veblen²⁴ l'avait déjà analysé en s'appuyant sur une théorie des classes sociales et de l'accumulation des richesses, Pierre Bourdieu²⁵ avait eu recours à la notion *d'habitus* pour parler de ces techniques du corps qui manifestent aussi les degrés de pouvoir. La notion de subjectivation mise en perspective avec celles de gestes, de techniques du corps, techniques de soi et de gouvernementalité apporte un autre éclairage sur cette problématique. Ceci est notamment visible dans les « situations de contacts » comme on les a longtemps appelés en anthropologie : migrations « spontanées » et guerres coloniales.

²³ cf. M.-P. Julien, « Néo-tradition du meuble laqué chinois en France et modernité », dans D. Dimitrijevic dir., *Fabrication de traditions, invention de modernités*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris (parution prévue : octobre 2003)

²⁴ T. Veblen, (1899) 1978, *Théorie de la classe de loisir*, Gallimard, Tel, Paris.

²⁵ P. Bourdieu, 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Minuit, Paris.

in J.-F. Bayart et J.-P. Warnier (ed.), 2004, *Matière à politique, Le pouvoir, les corps et les choses*, Paris, Ceri-Karthala, coll. Recherches internationales.